

Présentation du symposium

Marc Lavoie

Volume 68, numéro 4, décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602084ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602084ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, M. (1992). Présentation du symposium. *L'Actualité économique*, 68(4), 560–563. <https://doi.org/10.7202/602084ar>

POST-KEYNÉSIENS ET NÉO-RICARDIENS : VERS UNE SYNTHÈSE POST-CLASSIQUE? PRÉSENTATION DU SYMPOSIUM

Marc LAVOIE

*Département de science économique
Université d'Ottawa*

C'est en 1981 que mes collègues de l'Université d'Ottawa, Jacques Henry et Mario Seccareccia, ont organisé un colloque portant sur les travaux issus de Keynes et Sraffa, colloque dont les résultats avaient été publiés dans la revue *L'Actualité économique*¹. Il m'a semblé, huit ans plus tard, qu'il était toujours aussi important de se pencher sur les liens pouvant unir les post-keynésiens et néo-ricardiens d'une part, et d'analyser d'autre part les relations que ces deux groupes d'économistes entretiennent avec l'économie dominante, l'école néo-classique. Lors d'un séjour de deux mois à l'Université de Bordeaux-1, à l'automne 1989, j'ai eu l'occasion, dans le cadre du séminaire Decta III dirigé par le professeur Frédéric Poulon, d'organiser un symposium précisément sur ce thème. J'avais alors rédigé la note suivante à l'intention des conférenciers :

«Depuis de nombreuses années, les économistes dits post-keynésiens (à la Davidson, Minsky, Eichner) et les économistes dits néo-ricardiens (à la Garegnani, Steedman, Eatwell) tentent, sous l'impulsion de gens comme Jan Kregel, d'opérer une réconciliation des approches économiques fondées sur les idées de Keynes, J. Robinson et Sraffa. Nous pourrions appeler cette tentative la synthèse post-classique. Plusieurs (par exemple, A. Asimakopulos) doutent de la possibilité d'une telle synthèse, mais d'autres voient de nombreux points d'ancrage.

L'objectif de ce séminaire est d'identifier les points communs ou complémentaires des théories post-keynésiennes et néo-ricardienne et d'en tirer les éléments distinctifs par rapport à l'approche néo-classique. La synthèse post-classique a pour objectif de présenter un programme de recherche cohérent, qui puisse faire concurrence au programme néo-classique. Il faut donc aussi se demander dans quelle mesure la théorie néo-classique n'englobe pas déjà une (pseudo?) synthèse post-classique».

Depuis quelques années, en effet, il m'apparaît nécessaire, si l'on veut proposer une alternative cohérente et convaincante à la théorie dominante, de

1. La théorie post-keynésienne : contributions et essais de synthèse, *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier-juin 1982.

dégager quelques grands principes méthodologiques et économiques, et d'aller au-delà des querelles de chapelles qui semblent submerger les écoles contestant l'orthodoxie². Si l'on adopte un point de vue optimiste, il ne s'agit que d'aller de l'avant et de définir le projet post-classique. Par contre, si l'on est de tempérament un peu angoissé, on voudra s'assurer que le projet post-classique est bien distinct du programme de recherche néo-classique déjà existant et qu'il n'y a pas double emploi.

Mes réflexions dans ces deux directions m'ont conduit à définir quatre doublets, traduisant chacun un aspect de l'opposition entre le paradigme néo-classique et le paradigme post-classique : l'instrumentalisme et le réalisme, l'individualisme méthodologique et l'organicisme, la production et la rareté, la rationalité globale et la rationalité procédurale. Mieux que des noyaux ou des ceintures protectrices à la Lakatos, ces quatre doublets me semblent bien représenter les visions qui opposent néo-classiques et post-classiques, ce que Leijonhufvud appelle les présupposés. Mais encore faut-il que le projet post-classique puisse effectivement constituer une approche globale et cohérente. Les contributions de ce symposium abordent donc la question de la distinction et celle de la synthèse.

Je me permettrai de résumer brièvement les contributions des conférenciers qui ont été retenues, auxquelles s'est ajouté par la suite le premier texte, celui de Bernard Guerrien, lequel constitue une critique interne du programme de recherche néo-classique. Selon Guerrien, l'individualisme méthodologique qui caractérise la théorie néo-classique a mené celle-ci à une impasse. Il est maintenant évident, à travers les théorèmes Sonnenschein-Mantel-Debreu, que la théorie walrasienne ne peut démontrer la stabilité des équilibres, ni justifier l'efficacité des marchés et la flexibilité de ses prix sans faire appel à des propositions *ad hoc* qui sortent du cadre de la rationalité individuelle³. Guerrien en conclut qu'il faut abandonner l'individualisme méthodologique et s'intéresser aux structures, une proposition que de nombreux économistes non orthodoxes seraient prêts à endosser. J'en conclus, quant à moi, que la macroéconomie néo-classique dominante, avec son équilibre et son taux de chômage naturel, ne repose sur aucune base scientifique, minée à la fois par le théorème de Sonnenschein et la controverse sur le capital⁴. Voilà pourquoi il faut songer à considérer une alternative, en particulier la synthèse post-classique.

2. Symptomatique de ces querelles, le lecteur notera les problèmes de terminologie : les néo-ricardiens sont tantôt des «sraffaïens», tantôt des «sraffaïens»; d'autre part «post-keynésien» et «post keynésien» ne veulent pas tout à fait dire la même chose, mais sont utilisés tout aussi fréquemment. L'éditeur de mon livre, sans m'en aviser, a quant à lui choisi pour titre le terme germanophone «postkeynésien».

3. La question, dans le cadre des équilibres temporaires, a déjà été abordée dans les pages de cette revue par Camille Bronsard, «Fonctions d'anticipation et équilibres non-walrassiens : un état de la question et un manifeste», *L'Actualité économique*, vol. 65, décembre 1989 : 453-464.

4. D'autres hypothèses récemment proposées, mais jugées habituellement *ad hoc* par la théorie dominante, permettent néanmoins d'obtenir une multiplicité de taux de chômage naturels à l'intérieur même de la théorie néo-classique. Ceci renforce l'argumentation avancée par De Vroey, que je résume plus loin.

Richard Arena est pour sa part convaincu qu'une synthèse entre approches post-keynésienne et néo-ricardienne est possible, mais à condition de ne pas chercher à y intégrer les éléments les plus «constitués» de ces théories, c'est-à-dire sans chercher à suivre à la lettre les indications laissées par les deux précurseurs, Keynes et Sraffa, ou celles laissées par leurs continuateurs les plus prestigieux. Pour Arena, ni la loi de Say ni la théorie quantitative ne sont nécessaires à une approche néo-ricardienne et de fait l'uniformité des taux de profit doit être abandonnée. Cette dernière idée se trouve aussi dans mon propre texte sur les éléments de la synthèse post-classique. J'essaie d'y montrer en particulier que les prix de production néo-ricardiens, la théorie de l'entreprise et la théorie de l'inflation post-keynésienne forment un tout cohérent et une alternative à la théorie néo-classique. Le paradoxe de l'épargne de Keynes peut se retrouver même en croissance tandis que la théorie du consommateur, comme celle de la production, peut échapper aux traditionnels effets de substitution.

Les deux autres auteurs ont une vision moins rose du présumé paradigme post-classique. Tous deux perçoivent la théorie néo-classique comme étant particulièrement florissante, si bien que la recherche d'une alternative à celle-ci n'apparaît pas comme une démarche vraiment nécessaire. Pour Michel De Vroey, les théories économiques sont construites pour répondre à des impératifs idéologiques et de politique économique, et à ce titre, la théorie néo-classique lui paraissant capable d'intégrer toutes les formes d'idéologies, il semble inutile de l'abandonner, vu ses succès et sa position dominante. Si une voie alternative doit être défendue, ce serait plutôt un projet englobant les aspects monétaires des œuvres de Keynes et de Marx, plutôt que celles de Keynes et de Sraffa, ceci afin de radicaliser l'alternative⁵.

Christian Bidard est tout aussi dubitatif quant à la possibilité d'une synthèse post-classique. Selon lui, la théorie néo-ricardienne n'est qu'un cas particulier du modèle néo-walrasien, lorsque celui-ci atteint son équilibre de longue période. Alors que de prime abord on aurait pu voir les théories néo-ricardienne et keynésienne comme complémentaires, la première déterminant les prix, tandis que la seconde traiterait des quantités, Bidard cherche à démontrer qu'au contraire le principe keynésien de la demande effective est incompatible avec les conditions de détermination des prix de production néo-ricardiens. En définitive, Bidard est en accord avec Arena sur au moins un point : si une synthèse post-classique est possible, elle ne peut se faire à partir de la version «constituée» de la théorie néo-ricardienne.

La lecture de ce symposium laissera sans doute le lecteur sur deux impressions. Il y a d'une part des auteurs non orthodoxes qui semblent terriblement découragés par l'évolution théorique des quinze ou vingt dernières années : les écoles alternatives semblent piétiner tandis que la théorie néo-classique semble résoudre peu à peu tous les puzzles rencontrés ou toutes les objections posées. Ce serait aussi le point de vue de la plupart des auteurs néo-classiques sur eux-mêmes. Il y a d'autre

5. Un autre auteur, dont le texte vient d'être porté à mon attention, en vient sensiblement aux mêmes conclusions. Voir André Segura, «Synthèse post-classique ou marxo-keynésienne?», mimeo, Université de Toulon et du Var, 1992.

part des auteurs non orthodoxes qui considèrent au contraire que de nombreux principes communs commencent à émerger d'une prolifération de publications post-classiques, ou plus généralement non orthodoxes, lesquels principes devraient se substituer à une théorie néo-classique s'étant elle-même soumise à une impasse. Certains économistes néo-classiques, convaincus de cette impasse, hésitent toutefois à renoncer à la théorie dominante, craignant de ne rencontrer ailleurs que le vide.

Avant de terminer cette présentation, je ne peux m'empêcher d'adresser un avertissement au lecteur : une théorie ne peut pas se limiter aux propos ou écrits de ceux que l'on considère, à tort ou à raison d'ailleurs, comme les fondateurs ou les gardiens de cette théorie. Ceci, mon regretté collègue Jacques Henry l'avait bien souligné dans sa contribution au colloque Sraffa/Keynes que j'ai évoqué au début⁶.

On ne critique plus l'école néo-classique aujourd'hui en citant Walras : pour-quoi faudrait-il repousser la possibilité de la synthèse post-classique en invoquant Keynes, Marx ou Sraffa ? Ce qui fait l'intérêt de ces auteurs, c'est la fécondité de certaines de leurs idées, et non le cadre dans lequel ils ont voulu les situer. La synthèse post-classique a pour objet de développer ces idées et de les adapter à un cadre cohérent. Comme le mentionne Luigi Pasinetti, à propos des grands cambridgiens non orthodoxes de l'après-guerre (Sraffa, Robinson, Kahn, Kaldor), il est trop facile de douter de la signification des contributions de ce groupe pris dans sa totalité, car il manque encore une synthèse adéquate⁷. Mais plutôt que suivre l'un ou l'autre de ces auteurs dans la singularité de ses conceptions, il faut rechercher des points, des généralisations et des extensions⁸.

6. Jacques Henry, «Les méthodes post-keynésiennes et l'approche post-classique», *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier-juin 1982, 17-61.

7. «À la mémoire de Piero Sraffa, économiste italien à Cambridge», in R. Arena et J.-L. Ravix (dir.), *Sraffa trente ans après*, Presses Universitaires de France, Paris, 1990, 3-18.

8. C'est aussi l'opinion d'Alessandro Roncaglia, lequel, dans un texte récent, affirme qu'il faut abandonner à la fois les fondements marshalliens de la *Théorie générale* de Keynes et la notion de gravitation accolée à l'interprétation «constituée» de Sraffa. Roncaglia conclut qu'en procédant de la sorte, on s'apercevra qu'il existe déjà un ensemble cohérent de théories non néo-classiques, qui intègrent à la fois les analyses de Keynes et de Sraffa et aussi celles d'un grand nombre d'économistes, en particulier Tom Asimakopulos (lequel, comme je l'ai mentionné dans la note rédigée à l'intention des conférenciers, doutait pourtant de la possibilité d'une telle synthèse). Voir Roncaglia, «On the Compatibility Between Keynes's and Sraffa's Viewpoints on Output Levels», texte présenté au Jerome Levy Institute de Bard College (N.Y.), à la conférence sur *Employment, Distribution, and Markets*, 24-26 septembre 1992.